

# DISCOURS

PRONONCÉ PAR

**M. LE MARQUIS DE VOGÜÉ**

MEMBRE DE L'INSTITUT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AGRICULTEURS DE FRANCE

---

Messieurs,

Je viens, au nom des agriculteurs de France et des syndicats agricoles, rendre un suprême hommage à l'homme de bien qui fut leur ami et leur bienfaiteur.

Des voix autorisées et éloquents vous ont retracé l'ensemble de l'œuvre de M. le comte de Chambrun, vous ont montré par quels éminents services, par quelles brillantes qualités il avait acquis la notoriété qui entoure son nom, mérité les regrets qui entourent sa tombe. Ma mission est plus limitée. De cet ensemble, vivant et fécond, d'efforts soutenus, de généreuses initiatives, d'études solitaires, de manifestations éclatantes, je ne veux détacher que ce qui s'adressait à l'agriculture.

M. de Chambrun n'a pas été personnellement mêlé à la pratique agricole. Il n'a pas pris de part directe au grand mouvement qui, depuis quarante ans, par l'application judicieuse à la terre de la science et du capital, a transformé l'agriculture française. Il ne tenait

aux choses rurales que par les souvenirs de son enfance et les méditations de sa vieillesse.

Élevé, dans le manoir paternel, en contact avec le travail des champs, il avait appris de bonne heure à l'honorer ; sa jeune âme avait reçu des impressions qui ne s'étaient jamais effacées ; elle avait conçu une sorte d'admiration naïve et respectueuse pour le travailleur agricole, dur au labeur, soumis à sa destinée, fier de sa modeste profession, attaché à sa faux comme le soldat à ses armes. Le souvenir du faucheur s'était si profondément gravé dans la mémoire de l'enfant qu'il suffit au vieillard de l'évoquer, pour tracer un des tableaux les plus saisissants et écrire une des pages les plus éloquents qu'ait inspirés le spectacle des choses rurales.

Bien plus, ce souvenir suffira pour appeler, sur la condition de l'ouvrier agricole, l'attention du penseur depuis longtemps préoccupé des problèmes sociaux ; il le poussera à étendre à l'ouvrier agricole les efforts qu'il a tentés pour améliorer la condition de l'ouvrier industriel : il l'amènera enfin à comprendre l'homme des champs dans le cercle de ses fécondes études et de ses généreuses interventions.

Il était alors à une période sombre de sa vie, soumis à de douloureuses épreuves. Déjà frappé dans ses plus chères affections, il était encore atteint de la plus cruelle des infirmités. Cet homme, comblé des dons de la fortune, doué des instincts délicats du poète et de l'artiste, qui avait peuplé sa demeure de chefs-d'œuvre, qui avait fixé sa résidence favorite dans un site enchanteur, sous le beau ciel de la Provence, dans un décor féerique où tout était combiné pour le plaisir des yeux, cet homme, par une cruelle ironie du sort, était frappé de cécité, réduit à errer, aveugle, au milieu des merveilles invisibles et regrettées ! Dure épreuve qu'il supportait en stoïcien

et en chrétien, se repliant sur lui-même, vivant de la vie intérieure, sentant la pitié des misères humaines grandir en lui au contact de sa propre souffrance. La flamme vive de la charité, allumée dans son cœur, brillait au milieu de la nuit, illuminant pour lui la route : à sa lueur, il fondait les œuvres ouvrières, il créait les institutions dont on vous donnait tout à l'heure la frappante énumération : à sa lueur aussi, il aborda l'étude des questions agricoles.

Il fut alors initié au travail modestement et silencieusement accompli par les syndicats agricoles, par ces utiles associations qui, soumises aux lois, étrangères aux luttes de la politique, strictement maintenues dans les limites professionnelles, s'élevant du soin des intérêts matériels à celui des intérêts moraux, accomplissent chaque jour une œuvre féconde, et d'autant plus solide qu'elle procède de l'observation directe des faits et s'appuie sur la mutuelle collaboration de tous les éléments qui composent la population rurale.

M. de Chambrun eut le grand mérite de comprendre ce qu'il y avait de force réelle et bienfaisante dans le mouvement syndical agricole, ce qu'il y avait de dévouement intelligent et désintéressé dans l'esprit qui l'anime. Dans ses entretiens avec les hommes qui le dirigent, dans ses méditations solitaires, il eut la vision nette des transformations que prépare, même aux champs, l'évolution fatale des choses ; il eut l'intuition du rôle réservé à la mutualité, à mesure que les conditions du patronat rural se modifient ; il eut la perception claire de la mission des syndicats.

Il se prit alors de passion pour eux, — le mot est de lui, — et résolut de se mêler à leur action, de la seconder par sa généreuse intervention. Il le fit avec sa méthode particulière, celle qui répondait à sa nature expansive, celle qui s'adresse aux yeux et à l'imagination comme à l'intelligence et au cœur, associant l'éclat des fêtes

au travail méthodique et sérieux. Il commença par instituer un concours entre les syndicats agricoles: soixante-quinze de ces associations reçurent, après une étude approfondie, des primes ou des médailles qui furent solennellement distribuées à leurs présidents, le 31 octobre 1897, et signalèrent leurs mérites à l'attention distraite de la grande capitale.

Le lendemain était fondé le service agricole du Musée social, centre d'études et de renseignements, libéralement ouvert à toutes les recherches.

Il y a quelques semaines, enfin, était institué un nouveau concours à la suite duquel trente-cinq ouvriers des champs recevaient chacun une pension viagère de deux cents francs. Certes, en faisant cette magnifique libéralité, M. de Chambrun ne croyait pas résoudre tout le problème social; mais il donnait un grand exemple: il indiquait à l'activité des syndicats, à la sollicitude prévoyante des agriculteurs, le but suprême vers lequel doivent tendre leurs efforts: la constitution des retraites pour les ouvriers des champs; il assurait au moins, à quelques-uns d'entre eux, la sécurité des derniers jours, le repos au sein de l'œuvre accomplie, l'attente sereine et tranquille de la fin prochaine.

Le bienfaiteur ne devait pas survivre à son bienfait. Il s'éteignait bientôt après, s'endormant, lui aussi, au milieu de l'œuvre accomplie, soutenu par les croyances qui avaient guidé toute sa vie.

M. de Chambrun a voulu démontrer que richesse oblige, autant que noblesse; qu'elle peut désarmer l'envie et se faire bénir; il a voulu prouver que le capital, source du progrès industriel et agricole, peut aussi être un puissant instrument de paix sociale, quand son action est inspirée par le sentiment du devoir chrétien, vivifiée par les généreuses impulsions du cœur. La preuve est faite: les agriculteurs de France en seront les témoins convaincus et reconnaissants.